

« Costume-cravate » distingué afin d'occulter la rapacité des courtiers de la finance (Le Sucre, à gauche) ou « costume porte-bonheur » dans Trader (au centre et à droite) : même le système financier exige le port de l'uniforme de ses « fantassins ».



du Sucre repose sur une arnaque monumentale : annoncer une pénurie de sucre afin de créer artificiellement la rareté du produit. La flambée des cours qui s'ensuit permet à tous les maillons de la chaîne (sociétés de courtage et banques) de « se sucrer » de belles plus-values et commissions, avant que le commanditaire de cette arnaque ne décide d'ouvrir les vannes, et donc de faire plonger les cours. Ce qui ruinerait bien évidemment nombre de petits porteurs, véritables dindons de la farce. Comme le dit Gérard Depardieu, interprétant le courtier ayant piégé Jean Carmet, si le pigeon gagne au début, il finira

inmanquablement plumé. Et il faudra donc attirer de nouveaux pigeons pour que le système continue. Une mécanique rappelant la fameuse « chaîne de Ponzi », arnaque inventée aux E.U au début du XXème siècle par un immigré italien, et qui a rendu célèbre Bernard Madoff. Un système reposant sur la confiance, car si Madoff a réussi à détrousser 50 milliards de dollars, c'est grâce à sa réputation et sa qualité d'ex-patron du NASDAQ, la bourse des nouvelles technologies. Dans le film de Rouffio, Depardieu convainc Jean Carmet d'investir dans le sucre en l'invitant dans les locaux du courtier Karbaoui (Roger Hanin) où des liasses de billets sont là pour attester du sérieux du placement qu'il lui propose. Adrien

Courtois ne pourra d'ailleurs récupérer une partie de son malheureux investissement qu'en adoptant les mêmes méthodes que ceux qui l'ont manipulé : fausses rumeurs colportées, intimidation et chantage. Car comme le fait remarquer un personnage du film de Tykwer, on ne peut pas faire tomber le système en jouant selon ses règles. Celles-ci ont été précisément établies pour le protéger : malgré l'avalanche d'informations mettant en cause la banque, ni la justice ni la police ne pourront prouver la responsabilité de cette dernière. La déposition d'un banquier sera d'ailleurs modifiée volontairement pour ne pas le compromettre dans la mort suspecte d'un témoin dangereux.

Le travail minutieux d'enquête de Salinger, consistant à démêler fil après fil le nœud de l'intrigue (impacts de balles, empreinte de chaussure,...) ne portera pas ses fruits. Ni d'ailleurs les méthodes s'écartant de toute déontologie et légalité : telle une hydre à neuf têtes, l'élimination d'un banquier n'empêchera aucunement un remplaçant de travailler aussi consciencieusement au maintien du système.

« GREED IS GOOD. GREED IS RIGHT »

Ces mots de Gordon Gekko résumant parfaitement la reaganmania des années 1980, où la cupidité et l'avidité étaient valorisées, car considérées comme facteur de développement économique et d'émancipation individuelle. « La richesse est le fondement de l'émulation sociale » affirme Adrien Courtois dans Le Sucre. Une conception très hayekienne (du nom de l'économiste et philosophe Friedrich Von Hayek, libertarien convaincu) de la justice sociale, qui trouve son aboutissement le plus caricatural dans Wall Street, Gekko n'appréhendant le monde que selon une logique d'appropriation. Femmes ? Œuvres d'art ? Entreprises ? Des trophées à exhiber de façon ostentatoire comme signe extérieur de richesse et de pouvoir. En admettant ne pas créer de richesses mais seulement vouloir en posséder, il s'affirme comme un « rentier-prédateur », ainsi que le prouve son souhait de « saigner à blanc » un adversaire en rachetant les titres de son entreprise. Un goût du sang qu'il souhaite sans doute transmettre à Bud Fox, en lui commandant un steak tartare au restaurant. Car hors de question de faire équipe avec un looser : « Avec moi, ou on bosse, ou on est éliminé ». Un « darwinisme social » terrifiant : une « guerre de tranchées » dont les victimes ne sont que le dommage collatéral d'un système économique qui n'a pas de pitié à avoir pour ses « gueux ». Une avidité qui s'accompagne d'une attitude arrogante quand Nick Leeson commence à croire qu'il est réellement un petit génie de la finance, ou quand un membre de son équipe s'achète une flamboyante Porsche rouge avec sa première prime. Dans Wall Street, Bud Fox habite Manhattan malgré des loyers exorbitants, uniquement pour une question de prestige.

L'Enquête met en lumière des enjeux nettement plus subtils et passionnants. Les intérêts purement monétaires sont secondaires comparés aux rapports de pouvoir que la finance cherche à établir : l'endettement n'est pas un simple moyen d'engranger des intérêts pour les banques, mais la possibilité de contrôler le débiteur, et ainsi obtenir de lui la plus grande « coopération-soumission ». En accordant un financement à l'opposition du fictif Nibéria prête à fomenter un coup d'Etat, l'IBBC sait que le profit financier sera faible au regard des bénéfices qu'elle retirera de sa proximité politique avec le futur gouvernement. Sans doute avons-nous là l'une des raisons fondamentales du refus de la plupart des pays développés d'annuler la dette colossale des pays dits du « Tiers-Monde ».

■ Fabien LE DUIGOU

La Bourse ou la vie ?

Un cinéaste peut-il avoir des dons de prémonition ? À voir le film d'Oliver Stone, sorti vers la fin des années 80, on est en droit de se poser la question, tant Wall Street était visionnaire. Et à observer de plus près l'état dans lequel est plongé le monde de la finance aujourd'hui, on peut dire que le doute est plus que permis. Jamais un film n'aura été aussi proche de la réalité du monde à venir. Rappelons que nous sommes en 1987 et que le réalisateur sort tout juste d'un gros succès (Platoon) avec la guerre du Vietnam en toile de fond. Tout auréolé d'une étiquette de cinéaste prometteur, l'homme continue de surfer avec son septième long-métrage sur la vague provocatrice et accusatrice pour aboutir à un chef d'œuvre d'avant-garde, rentrant de façon brutale dans le vif du sujet. Tant sur le plan technique que sur le plan discursif, Oliver Stone invente un style : celui de ne pas prendre de pincettes et de pousser à fond la caricature du sujet abordé pour mieux la dénoncer. Deux ans après sa sortie de l'université, Bud Fox gagne déjà 50 000 dollars par an. Il rêve d'appartenir à l'élite de la haute finance new-yorkaise et d'inscrire parmi ses clients Gordon Gekko, investisseur de haut-vol. Il obtient enfin un rendez-vous avec ce dernier, après bien des difficultés, et laisse échapper un tuyau sur la compagnie aérienne Bluestar. Gekko profite de l'information, prend Bud sous sa protection et se sert de lui comme informateur. Quelques temps plus tard, Bud découvre le double jeu de Gekko : celui-ci l'a manipulé et Bud, risquant gros désormais, doit trouver rapidement un moyen de s'en sortir avant que la justice ne s'occupe très sérieusement de lui.

C'est clair, Wall Street est un film engagé, voire même enragé. À tous les points de vue, le cinéaste connaissant bien le sujet (son père a travaillé dans la finance), on retrouve toutes les ficelles d'un film qui veut coller au mieux à la réalité de l'univers dépeint. Avec ses propres trucs et astuces, Oliver Stone met en avant un tas de codes nouveaux. Par exemple, une série de dialogues inscrits dans la plus grande tradition des courtiers noyés dans un vocabulaire hallucinant. Le spectateur, un peu déboussolé par la virtuosité et la rapidité des personnages en pleine action, se laisse amener très rapidement vers un enchaînement de situations plus proches du thriller que du documentaire sur le monde de la finance. Le cinéaste s'applique finalement à construire une intrigue au scénario frôlant le thriller psychologique, si apprécié aux Etats-Unis. Le personnage incarné par Martin Sheen va côtoyer celui de Michael Douglas, un des plus importants financiers et investisseurs de la ville et du pays. En cela, la relation tissée au fil des minutes laisse place à un combat de coqs loin d'être gagné d'avance. Saupoudré de relations familiales difficiles, de relations amoureuses complexes et d'évolution professionnelle improbable, tous les ingrédients sont mis en place en quelques minutes pour donner au film sa plus belle tension



dramatique. Tout cela avec la patte d'un cinéaste fou furieux et ambitieux à l'aube des années 90, proposant un montage enlevé et sans pause (reflet du marché de la bourse), une mise en scène très proche des acteurs et surtout, un discours voulant dénoncer tout ce qui bouge et qui fatalement a attiré au milieu.

Oui, Wall Street est un procès contre l'Amérique. La dénonciation de ce monde de requins qu'Oliver Stone déteste viscéralement n'est que le début d'une série de films contestataires qui ne cessera de grandir au fil du temps. La politique et ses complots, la guerre et ses ravages, le monde du sport et sa corruption, tous ces sujets deviendront dans les années 90 des valeurs sûres du cinéma américain « stonien », même si le réalisateur connaît son lot de galères. À trop vouloir provoquer, il s'est très vite vu catalogué comme un cinéaste paranoïaque, et c'est surtout en Europe qu'il fait fureur. Pour preuve le succès de JFK, qui reste à ce jour le plus connu et le plus abouti de toute sa filmographie. Et là, dans le genre paranoïaque, on ne fait pas mieux ! Mais si les preuves qu'avance le cinéaste dans JFK ne sont pas encore tout à fait avérées, il faut avouer que celles de Wall Street sont plus que flagrantes et laissent planer une évidente insolence. L'année 2009 étant devenue le théâtre d'une crise financière mondiale encore jamais vue auparavant, le constat est simple : le film n'avait rien de farfelu ! Mieux que Nostradamus ou Elizabeth Teissier (!), Oliver Stone a réussi un coup d'éclat en mettant en avant un nombre incalculable d'alertes rouges prévenant du pire. Michael Douglas, alias Gordon Gekko, représente à lui seul la dérive à venir. Le cinéma jouant fatalement sur la mise en images de sentiments divers, dans le cas présent, c'est l'avidité, la voracité, la rapacité et l'appât du gain qui donnent à ce film son urgence. Car oui, ces hommes de la finance ne font que jouer avec l'argent des autres, se cachant derrière une économie capitaliste perverse ne pouvant aboutir qu'à une seule chose : le crash / krach (au sens propre comme au sens figuré). Et à voir les plans en extérieurs du World Trade Center encore sur ses deux pieds, il faut dire que cela fait froid dans le dos.

Tout cela pour dire que Wall Street était une bombe à retardement et qu'il aura fallu attendre une vingtaine d'années avant qu'elle n'explose. Un comble !

■ Alexandre PAQUIS